

Entraînement à la dissertation

Graciane Laussucq-Dhiriart

Sujet : « Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est, qu'il se regarde comme égaré dans la nature » (*Pensées*, Pascal)

Analyse du sujet :

- un propos **affirmatif** contenant une première phrase **descriptive**, affirmant l'infinie petitesse de ce que l'homme **perçoit** de son **environnement** par rapport à l'univers **existant**, et une seconde phrase **prescriptive**, indiquant l'attitude que cette prise de conscience doit provoquer chez l'homme : **l'humilité** devant la grandeur de la nature.

- la tension de la citation concerne donc la **démésure** entre la **grandeur** de l'univers et la **petitesse** de l'homme et de ce qu'il connaît de l'univers, ce qu'il en **perçoit**. On retrouve bien là une dialectique chère à Pascal : l'idée que l'homme est en permanence, dans sa condition même, traversé par **deux infinis**, l'infiniment grand et l'infiniment petit, ce qui donne à sa vie sa **dimension tragique**.

Le **contraste** des deux infinis est bien mis en valeur dans le **lexique** (« trait imperceptible » s'oppose radicalement à « ample sein », en chiasme) et par l'emploi de la **négation restrictive** (ne...que) s'opposant au pronom « tout ». Il s'agit donc d'opposer deux regards : celui que **l'homme** porte sur le monde qui l'entoure, et celui d'un **observateur omniscient**, celui qui verrait tout l'univers, c'est-à-dire Dieu.

- la proposition participiale « étant revenu à soi » peut nous interroger : elle indique un mouvement d'aller et retour qui peut se lire de deux façons : l'homme revient à lui au sens où après avoir réfléchi sur l'immensité de la nature, **il se plonge dans une introspection** sur sa place au sein de celle-ci ; l'homme revient à lui au sens où après s'être égaré dans des songes, un évanouissement ou un délire, **il reprend pied dans la réalité**. Ces égarements étant alors des moments où il s'est donné une autre place dans la nature que celle de l'insignifiance que lui recommande Pascal, on peut voir dans cette recommandation de Pascal un **appel à l'humilité contre l'orgueil de se croire au centre de l'univers**.

- enfin, la recommandation positive que fait Pascal est, à première vue, **étonnante** : il s'agit pour l'homme, par un regard qui échelonne son être sur l'univers entier (puisque l'on s'agit de placer le curseur de ce que l'homme est sur la ligne de ce qui est, de considérer l'homme **à l'aune de l'univers**), de se considérer comme **égaré** dans la nature. L'homme doit donc tirer de sa contemplation réfléchie du **monde une perte de repères qui peut nous sembler plutôt négative**.

⇒ *Si l'on reformule donc le propos de Pascal* : ce que l'homme voit du monde n'est qu'une infinie portion de l'univers qui existe ; l'homme doit en prendre conscience et en tirer une leçon d'humilité qui lui permette de se remettre à sa juste place dans l'univers : l'insignifiance et l'égarement.

Si l'on cherche ce qui pose problème dans cette citation :

- il est difficile de contester le constat posé dans la première phrase : oui, ce que nous voyons du monde n'est **qu'une infime portion** de ce qui existe, même si, comme Aronnax et le capitaine Nemo, nous essayons **d'en voir le plus possible** (mais il restera toujours à ces deux personnages de ne pas connaître les autres lieux d'exploration chers à Jules Verne : les entrailles de la Terre, la Lune, les continents...)

- on peut en revanche **contester l'attitude intérieure que ce constat doit provoquer**, la prise de conscience à laquelle appelle Pascal : n'est-il pas légitime que le spectacle de l'immensité de l'univers provoque aussi un mouvement **de fierté et de joie chez l'homme**, le **seul être de la nature après tout à être capable de la saisir**, même imparfaitement, et de se lancer à sa **conquête** ? Pourquoi faudrait-il que ce constat provoque seulement sentiment de petitesse, d'impuissance et d'angoisse ?

- de plus, on peut réfléchir sur la représentation de lui-même que Pascal préconise à l'homme : se considérer comme égaré dans la nature ne semble pas une attitude épanouissante et juste, mais plutôt **angoissante et démobilisante** car l'homme a besoin de **repères**, travaille au contraire à se les créer dans le monde qui l'entoure et il y arrive -> s'il s'obligeait à se voir comme égaré dans la nature alors que dans les faits ce n'est pas ainsi qu'il vit, il aurait une représentation de lui contraire à son expérience de vie.

Constitution d'un plan

I / Lecture de la citation : selon Pascal, l'expérience de la nature devrait être pour l'homme une expérience d'humilité et de perte de repères.

1) Car l'expérience de la nature est une prise de conscience de l'immensité de l'univers et du peu que nous en connaissons et pourrions jamais en connaître

Mi : description des prairies qui s'étendent sous l'alpage comme **d'un océan**, sous les yeux de la narratrice, ce qui souligne bien l'impression d'immensité, dans un des rares moments de contemplation et de lyrisme qu'elle s'octroie. Cf : « C'était comme si les prairies de l'alpage flottaient sur les nuages, un **bateau** vert, brillant et humide voguant sur l'écume blanche d'un **océan** agité. Puis les **vagues** s'apaisaient lentement et les cimes fraîches et **mouillées** des pins en émergeaient » (p. 126).

VML : on peut penser à **l'art des listes** que pratique avec brio le professeur Aronnax lorsqu'il regarde les poissons à travers les hublots du grand salon. Ces listes de poissons largement inconnus des lecteurs donnent le **tour** et, paradoxalement, une impression de démesure de la nature, dont la profusion et la puissance de vie apparaissent avec éclat, tandis que le lecteur, par contraste, fait l'expérience de son ignorance non seulement actuelle mais **définitive** car retiendra-t-il jamais ces noms et quand bien même il en serait capable, saura-t-il jamais, à moins de devenir ichtyologue, en **faire autre chose que des noms** et les associer à des réalités rencontrées ? ("Et leur lumière était encore doublée par ces lueurs particulières aux méduses, aux astéries, aux

aurélias, aux pholades-dattes, et autres zoophytes phosphorescents")

Cv : on peut penser à toutes les **difficultés** que souligne Canguilhem dans l'expérimentation biologique, qui semblent la rendre presque impossible : puisqu'il n'est pas rigoureux d'étendre une observation faite sur un animal non seulement à l'homme mais simplement à une autre "**variété**" de la même espèce, et même au même animal à deux moments différents, on a l'impression qu'il ne reste **plus aucune façon de dégager des "lois"** et qu'on ne peut jamais faire que du cas par cas interdisant toute science, tant la diversité de la vie échappe à nos tentatives de compréhension : "ce qui est vrai de la grenouille verte ne l'est pas de la grenouille rousse : l'action de la caféine sur le muscle intact de la grenouille rousse est immédiate"

2) Cette expérience de l'immensité de l'univers doit donc, par comparaison, nous faire prendre conscience de notre petitesse et de notre insignifiance.

Mi : description d'un **orage** qui éclate au-dessus du chalet dans une métaphore qui met bien en contraste la **puissance** de la nature et la **faiblesse** de l'homme. La force de la nature apparaît démesurée face à l'insignifiance résistance que peut lui opposer l'homme : « Soudain le silence se fit, une longue minute de complet silence qui était plus oppressante que le bruit. C'était comme si un **géant**, debout au-dessus de nous, les jambes écartées, balançant son marteau de fer avant de l'abattre sur notre maison de **poupée** » (p. 106)

VML : Aronnax admire les récifs construits par les madrépores et explique à Conseil le temps qu'il a fallu pour qu'ils atteignent leur hauteur : « Donc, pour élever ces murailles, me dit-il, il a fallu ?... - Cent quatre-vingt-douze mille ans, mon brave Conseil, ce qui allonge singulièrement les jours bibliques. D'ailleurs, la formation de la houille, c'est-à-dire la minéralisation des forêts enlisées par les déluges, a exigé un temps beaucoup plus considérable. Mais j'ajouterai que **les jours de la Bible ne sont que des époques** et non l'intervalle qui s'écoule entre deux levers de soleil, car, d'après la Bible elle-même, le soleil ne date pas du premier jour de la création » (p. 187-188). Ici, **l'immensité** n'est pas celle de l'espace mais du **temps** d'existence de la nature. La référence à la Bible accroît encore le contraste entre notre expérience du temps (avec des mesures courtes comme ce que nous appelons « jour ») et celle de la nature (où le jour est une époque). La même démesure entre le temps de la nature et ce que nous pouvons en connaître apparaît aussi au début du roman lorsqu'Aronnax s'interroge sur l'existence possible d'une **baleine monstrueuse**, capable de renverser de puissants bateaux de commerce : « Pourquoi [la mer] ne cacherait-elle pas dans son sein les dernières variétés de ces espèces titanesques, **dont les**

années sont des siècles et les siècles des millénaires ? » (p. 41).

3) Cette prise de conscience lucide sur l'univers que préconise Pascal s'oppose à notre conception ordinaire mais illusoire : nous avons souvent tendance à nous croire au centre de l'univers.

Mi : ainsi la narratrice, lors d'un moment où elle admire le paysage qui s'étend devant elle au lieu de travailler, a-t-elle l'impression qu'elle est l'unique destinataire de la beauté du monde et que la création n'existe que pour elle. Bien sûr, on peut penser qu'elle fait semblant de croire cela, qu'elle sait très bien que ce n'est pas pour elle que la nature existe puisqu'elle rappelle justement à de nombreux moments que la nature n'est pas là pour l'homme, mais cela atteste quand même une impression presque spontanée, qu'elle ne peut pas s'empêcher d'avoir tant cette position semble évidente. Cf. : « C'est ainsi que je m'abandonnais à ces jours de mars brillants et humides qui avaient trop tôt fait sortir les fleurs de terre : les anémones, les primevères, les pieds d'alouette et les boutons d'or. Elles étaient toutes ravissantes et **créées pour mon plaisir** » (p. 296-297).

VML : on peut peut-être prendre comme exemples les différents moments où Nemo semble se faire justicier de la nature (par exemple, lorsqu'il attaque les cachalots dans un massacre, pour défendre les baleines, intervenant dans une chaîne de prédation qui se passe de lui et prenant donc le risque de déséquilibrer un écosystème au nom d'une lecture morale de la nature qui n'est qu'humaine).

Cv : dénonciation dans l'introduction du fait que l'homme croit que son rapport au monde devrait être celui de toutes les espèces : "Quelle lumière sommes-nous donc assurés de contempler pour déclarer aveugles tous autres yeux que ceux de l'homme ?"

II / Recherche des limites de la citation : il n'est pas sûr que l'expérience que nous faisons de la nature soit une expérience d'humilité, car on peut aussi y voir une expérience de la grandeur de l'homme.

1) Parce que la prise de conscience de l'immensité de la nature et de notre insignifiance par rapport à elle est une prise de conscience que **seul l'homme est capable de faire.**

Mi : il est intéressant de remarquer que **seule la narratrice admire ou en tout cas regarde** le paysage. Les animaux qui l'accompagnent ne le font pas, alors même que la narratrice explique à plusieurs reprises combien leur façon d'être au monde, spontanée, joyeuse et immédiate, peut être un exemple pour l'homme. Mais ils ne regardent pas ce qui les entoure, ainsi de Lynx qui n'aime pas quand sa maîtresse s'assoit sur le banc pour regarder le paysage car il se sent alors abandonné. On

peut aussi penser, pour reprendre notre premier exemple, que la contemplation des prairies qui sont sous l'alpage comme d'un océan, entraîne chez la narratrice le vif sentiment de la fragilité de sa chatte dans la forêt, mais que celle-ci ne l'éprouve très certainement pas. Cf « je pensais à la chatte, toute seule dans la vallée humide et encaissée » (p. 126). C'est que, explique la narratrice, **l'homme est le seul à chercher un sens aux choses**, les animaux les prennent comme elles viennent, comme des accidents au sens propre, sans chercher ou donner de signification (p. 277).

VML : on peut penser aux dernières lignes du roman, lorsque Aronnax reprend une phrase de l'Ecclésiaste : « Qui a jamais pu sonder les profondeurs de l'abîme ? ». Mais là où la question rhétorique de l'Ecclésiaste veut faire émerger dans l'esprit de son lecteur la réponse suivante « aucun homme, Dieu seul », Aronnax répond autrement : « le capitaine Nemo et moi ». Loin que ce soit donc, comme chez l'auteur biblique, l'insignifiance de l'homme et la toute-puissance divine que révèle l'immensité de la nature, c'est sur la grandeur de l'homme, la grandeur de son intelligence qui lui a permis la technique et la science, que se clôt le récit de cette expérience des fonds sous-marins.

2) Parce que se rendre compte de notre petitesse par rapport à la grandeur de l'univers, c'est aussi, en creux, prendre conscience de notre capacité à connaître et à maîtriser l'univers. En effet, nous ne connaissons peut-être qu'une infime partie de l'univers, mais notre capacité de compréhension et de connaissance est déjà démesurée par rapport à notre taille dans l'univers.

Mi : ainsi le lecteur peut-il admirer la capacité d'adaptation et d'invention de la narratrice, qui va chercher à faire de cette forêt qui est son adversaire la source de ses ressources ; il peut aussi admirer sa capacité **d'observation** très fine et pénétrante, qui va lui permettre de très bien connaître ou en tout cas deviner non seulement ses animaux mais aussi la flore qui l'entoure et les signes précurseurs des événements météorologiques par exemple.

VML : c'est dans le cadre d'une tempête au cours de la traversée de Gulf Stream, contre laquelle il dirige fermement son *Nautilus*, que le capitaine Nemo apparaît à Aronnax comme un **surhomme** digne d'admiration. Car loin d'être insignifiant face à la tempête, il est à la hauteur de la situation et combat avec la nature à égalité, comme le rapporte Aronnax avec des accents épiques : « Le capitaine Nemo, inébranlable sous les rafales, avait pris place sur la plate-forme. Il s'était amarré à mi-corps pour résister aux vagues monstrueuses qui déferlaient. Je m'y étais hissé et attaché aussi, partageant mon admiration entre cette tempête et cet homme incomparable qui lui tenait tête » (p.478), nouvel Ulysse.

Cv : seul l'homme est capable de se représenter non seulement son milieu mais aussi les milieux des autres espèces et ainsi de chercher à bâtir une connaissance générale de la nature comme environnement.

3) De sorte qu'au lieu d'appeler l'homme à se sentir égaré et insignifiant dans l'univers, ce qui est en soi plutôt angoissant et paralysant et même contraire à l'expérience de vie que fait chacun, il semblerait plus profitable d'appeler l'homme à bâtir ses repères.

Mi : les moments où la narratrice se sent égarée et insignifiante dans la forêt entraînent des épisodes de dépression **et de léthargie**. On peut penser ainsi à la première fois où elle va chasser, poussée par la nécessité, et se sent à cause de cela étrangère à la forêt (« Lorsque je dus me remettre en route, je m'exécutai avec beaucoup de regrets et en marchant je redevins cette créature seule qui n'avait pas sa place ici » (p. 73). On peut aussi penser à son accès de **découragement** lorsque, durant une tempête, elle comprend que la forêt sera toujours la plus forte et que toute résistance est vaine (« Les chaudes rafales de vent soufflant de la montagne me plongeaient dans un assombrissement contre lequel j'essayais en vain de me défendre » (p. 173). L'expérience de la nature comme expérience d'égarement et d'insignifiance paraît donc mortifère, ôtant toute force de vivre au point qu'on ne voit pas comment la recommander. Tout l'enjeu de survie de la narratrice sera au contraire **d'approprier** la forêt, de s'y **aménager** une vie et des repères pour pouvoir **l'habiter** le mieux possible.

VML : à plusieurs reprises, Aronnax rapporte que son expérience de vie dans le *Nautilus* lui donne le désir de n'être qu'un **mollusque** dans sa coquille, insignifiant dans l'immensité des eaux et sans repères réels puisque ballotté par le mouvement des eaux. Si cocasse qu'elle soit, l'image montre bien la **régression** chez le savant d'une vie intellectuelle à une vie purement végétative (pour reprendre les catégories d'Aristote), ce qui montre bien une perte d'humanité.

Cv : on peut penser à ce que dit Canguilhem des difficultés de l'expérience en biologie : elles ne doivent pas décourager le scientifique mais stimuler sa **créativité**. Il ne faut pas y voir des obstacles à une expérience en biologie mais des stimulants : elles demandent un effort de création pour comprendre non pas seulement les déterminismes physico-chimiques mais la façon dont les organismes s'adaptent aux lois physiques. Elles invitent donc, non pas à garder les mêmes méthodes qu'en physique et en chimie, en se disant que la différence entre l'étude de la matière inerte et l'étude du vivant est seulement une différence de complexité, mais à inventer une tout autre méthode, commandée par la spécificité de l'objet biologique. On peut aussi penser à ce qu'il dit du rapport entre le vivant et son milieu : le vivant a beau

être plongé dans un environnement qui le dépasse infiniment et au sein duquel on pourrait tout à fait le décrire comme insignifiant et égaré, s'il est en bonne santé, **il va se constituer un milieu dans cet environnement, en découpant dans cette réalité des éléments auxquels il va donner sens** pour se constituer un univers de valeurs au sein duquel il ne sera plus égaré mais dont il sera le centre.

III / Relecture de la citation : il faut tenir ensemble le fait que l'expérience de la nature devrait être, pour l'homme, une expérience d'humilité, qui l'amène à retrouver une place plus humble dans la nature, et le fait qu'elle apparaît aussi dans nos œuvres comme une expérience de la grandeur de l'homme capable de s'y repérer et de l'habiter. En fait on peut souligner que la citation de Pascal appelle surtout l'homme à changer de regard et à se décentrer.

1) La nécessité de **changer de regard** sur le monde : Grandement soulignée dans nos œuvres.

Mi : c'est un des chemins de **transformation intérieure** que suit la narratrice tout au long de ce récit de survie qui est aussi **roman initiatique** d'un autre rapport au monde et à la nature. Elle fait le **bilan**, à la fin de notre récit : « depuis mon enfance, j'avais désappris à voir les choses avec mes propres yeux et j'avais oublié qu'un jour le monde avait été jeune, intact, très beau et terrible. Je ne pouvais plus revenir en arrière car je n'étais plus une enfant et je n'étais plus capable de sentir comme une enfant, mais la solitude me permettait de voir encore une fois, sans conscience ni souvenir, la splendeur de la vie » (p. 245-246).

VML : question de la transformation du regard est un thème majeur de l'œuvre. Nemo la promet à Aronnax pour le convaincre de ne pas chercher à s'enfuir du Nautilus : « vous verrez ce que n'a encore vu aucun homme ». Ned Land, malgré sa réticence au savoir, en convient : « On n'a jamais rien vu de pareil. Mais ce spectacle-là pourra nous coûter cher. Et, s'il faut tout dire, je pense que nous voyons ici des choses que Dieu a voulu interdire aux regards des hommes » (chapitre 15). Bien sûr, on pourrait objecter qu'il ne s'agit là que de voir autre chose et non de changer de façon de regarder, mais les deux vont de pair car, ces deux citations le montrent bien, **ce nouveau regard n'est plus celui des hommes, mais de Dieu ou de Satan.**

Cv : Il faut apprendre à regarder les monstruosité de façon **médicale** et non **morale**, ce qui ne veut pas dire nier le rejet instinctif qu'elles nous inspirent car le jugement médical est prononcé par la vie qui juge en nous et qui se défend contre tout ce qui l'attaque, mais ne pas en faire pour autant « un vivant de valeur négative » [cf. film *Elephant Man*]

2) Pour en faire l'occasion d'un décentrement qui consiste à **regarder l'homme et la nature ensemble**

VML : on pourrait dire que c'est d'une certaine façon ce qui manque au capitaine Nemo : il ne sait pas regarder l'homme et la nature ensemble, **puisqu'il les regarde toujours l'un contre l'autre**, en pensant que la mer est le lieu de la véritable **liberté** tandis que la société des hommes n'est qu'oppression et que violence. Or Nemo est un homme **autocentré**, replié sur son passé, sa haine pour l'humanité et sa soif de vengeance. Son regard sur la nature n'arrive pas à se décentrer des blessures qu'il porte.

Mi : une des dernières phrases du roman de Haushofer dit bien cette **découverte d'un rapport de communion profonde** entre l'homme et la nature : « Dans le silence bruisant de la prairie, sous le ciel immense, il m'était presque impossible de rester un moi unique et séparé, une aveugle petite vie entêtée qui refusait de se fondre dans la grande communauté » (p. 215)

Cv : apprendre à **perdre un point de vue anthropocentré** sur le rapport des autres espèces au monde et savoir voir que ce n'est pas parce que l'homme se rapporte au monde sur le mode de la connaissance **rationnelle** qu'il est **supérieur** aux autres espèces du point de vue de l'expérience de la vie. Du point de vue de la **connaissance** de la vie, oui, mais pas du point de vue de l'**expérience** même de la vie, car la raison est seulement la façon dont l'homme tente de résoudre les problèmes que son milieu lui pose, c'est-à-dire de vivre, ce que les autres espèces font d'une façon différente mais avec tout autant de réussite : « sans doute l'animal ne sait-il pas résoudre les problèmes que nous lui posons mais c'est parce que ce sont les nôtres et non les siens. L'homme saurait-il mieux que l'oiseau bâtir son nid, que l'araignée sa toile ? »

3) Cela permettra de bâtir notre **sens de la responsabilité** pour agir avec **justice** envers la nature, en considérant ce que nous sommes au prix de ce qui est.

Mi : dénonciation par la narratrice d'une façon de chasser les bêtes de proie complètement irresponsable, qui laisse le gibier sans autre ennemi que l'homme et **déséquilibre donc l'écosystème de la forêt.**

VML : dénonciation aussi des chasses inconsidérées de l'homme, qui entraînent la raréfaction de certaines espèces en voie de disparition (la baleine australe, le dugong).

Cv : la question de la valeur est abordée de façon profonde à l'occasion de la réflexion sur la **permission** et les possibilités de faire des expériences de biologie sur l'homme. Après avoir montré les problèmes moraux que cela soulève, Canguilhem conclut en pointant le véritable enjeu, qui n'est pas « est-ce possible ? » mais « cela en vaut-il la peine ? » : **« le prix du savoir est-il tel que le sujet du savoir puisse consentir à devenir l'objet de son propre savoir ? ».**